

« Ce que je pense depuis quelque temps,
c'est que votre œuvre a du pouvoir »

Extraits de la correspondance inédite entre Henry Bauchau et Gisèle Sallin

La correspondance entre Henry Bauchau et Gisèle Sallin est l'une des plus riches que renferme le Fonds Henry Bauchau. Composé d'un ensemble de 177 feuillets (FHB B5250-B5447) qui s'étendent d'avril 1993 à octobre 2004 – soit un peu plus d'une dizaine d'années¹, l'échange comprend surtout les lettres envoyées par la metteuse en scène, mais nous disposons également – fait moins fréquent dans la correspondance d'Henry Bauchau – d'un certain nombre de réponses de l'écrivain, qui permettent ainsi d'avoir une bonne idée de l'évolution qu'a pu connaître leur amitié.

Gisèle Sallin est née à Fribourg en 1949. Elle est la co-fondatrice du Théâtre des Osses (à Givisiez)², dont elle assurera les mises en scène. Comédienne de formation, elle débute sa carrière, comme elle l'explique à Henry Bauchau dans l'un des courriers qu'elle lui adresse³, auprès de Maria Casarès et de Benno Besson, avant de fonder son propre théâtre avec la comédienne Véronique Mermoud⁴. Les lettres de Gisèle Sallin permettent de comprendre à quel point son métier occupe une grande place dans sa vie – elle est avant tout femme de théâtre, vivant sa passion –, mais aussi de prendre conscience des difficultés que rencontre l'art théâtral, en Suisse, à cette époque.

C'est au début des années 1990 que Gisèle Sallin découvre l'œuvre de l'écrivain belge, par l'intermédiaire d'*Edipe sur la route*. D'emblée, c'est à

¹ Il n'y a cependant pas de doute quant au fait que les échanges entre l'écrivain et la metteuse en scène se sont prolongés au-delà de cette date, ce dont témoignent *Le Présent d'incertitude* et le *Dernier journal* d'Henry Bauchau.

² Voir le site du Théâtre des Osses, à l'adresse : www.theatreosses.ch.

³ FHB B5272bis et B5272ter.

⁴ Née en 1947, elle assurera la direction artistique du Théâtre de 1996 à 2001.

une véritable rencontre que l'on assiste, que viendra confirmer peu après la lecture de *Diotime et les lions*. Alors qu'elle se trouve elle-même en pleine introspection, dans un mouvement de retour à l'essence de son art, Gisèle Sallin perçoit dans *Cédipe* et *Diotime* la nécessité de « l'éveil à la quête du chant intérieur »⁵. Dictée par l'inconscient, l'œuvre de Bauchau rappelle à la metteuse en scène toute l'importance d'une écoute du « désir collectif de poésie »⁶, une poésie qui est comprise dans ce qu'elle a de plus originel : sa capacité à mouvoir, à émouvoir. Pour Gisèle Sallin, l'écriture bauchalienne est « acte »⁷ ; elle voit en elle « l'impulsion vers l'authenticité et [la] puissance de transformation »⁸ qui fonde sa théâtralité intrinsèque, et qui lui assure son « pouvoir magique de guérison »⁹.

Aussi, c'est tout naturellement que la metteuse en scène décide de porter sur les planches *Diotime* – une expérience qu'elle dira être « un tournant dans [s]on parcours personnel et professionnel »¹⁰. C'est ce projet qui est à l'origine de la présente correspondance et dont nous avons voulu rendre compte dans ce choix de lettres inédites, s'échelonnant d'avril 1993 à la fin de l'année 1996¹¹. Mise en scène par Gisèle Sallin, avec Véronique Mermoud dans le rôle-titre, *Diotime et les lions* remportera un grand succès, tant auprès du public (soixante-neuf représentations en Suisse, en Belgique, en France et au Québec) qu'auprès des professionnels du métier (le spectacle obtiendra le Prix Sacha Pitoëff lors du Festival Acteurs/Acteurs de Tours). Fruit d'une première collaboration avec le scénographe Jean-Claude de Bemels, qui propose pour l'occasion un décor composé d'un lattis de bambous amovible, dans lequel s'organise un subtil jeu d'ombre et de lumière, la pièce reprend intégralement le texte de la nouvelle, auquel rien n'est ajouté ni

⁵ FHB B5272bis.

⁶ FHB B5274.

⁷ FHB B5273.

⁸ Pour un aperçu de l'heureuse rencontre artistique entre Henry Bauchau et Gisèle Sallin, on consultera l'article de Myriam Watthee-Delmotte, « Henry Bauchau et le Théâtre des Osses », dans *Revue Henry Bauchau. L'écriture à l'écoute*, n° 3 : *L'ancrage suisse*, 2010, pp. 126-136 (ici, p. 129).

⁹ FHB B5274bis.

¹⁰ Archives.theatreosses.ch/les-spectacles/les-saisons/1992-1996/1994-1995/diotime-et-les-lions.html (page consultée le 25 mars 2015).

¹¹ Nous avertissons le lecteur que l'orthographe et la ponctuation ont été rectifiées selon les normes d'usage lors de la transcription des manuscrits.

retranché, celui-ci possédant en propre ce « souffle »¹² de la poésie qui l'inscrit dans la lignée d'une communauté d'esprit qui va, selon Gisèle Sallin, de Sophocle à Gracq, en passant par Shakespeare et Hölderlin¹³.

Le choix de lettres présenté laisse voir l'émergence d'un projet théâtral d'ampleur : une tétralogie réalisée à partir d'*Œdipe sur la route*¹⁴. Si le spectacle, en définitive, ne verra pas le jour en tant que tel, tout indique dans la correspondance qu'il s'agit pour la metteuse en scène d'un projet important, qui l'habite dès 1994 et jusqu'au début des années 2000, et qui trouvera finalement à s'exprimer dans un spectacle certes moins ambitieux, mais qui vient condenser en la parole d'un homme ce que déploie l'ensemble du roman bauchalien : il s'agit de *Clios le Bandit*.

La première mention d'une tétralogie autour d'*Œdipe* apparaît dans une lettre datée du 6 mai 1994 (FHB B5298bis) : Sallin y accuse bonne réception du manuscrit *Antigone ne se retourne pas*, adaptation théâtrale qui avait occupé Bauchau tout au long de l'été 1991. Se rangeant à l'avis général¹⁵, elle ne pense pas que la matière soit utilisable pour le théâtre, mais estime pouvoir s'en inspirer en complément du roman. À la fin du mois de juillet (FHB B5305-B5307), elle envoie à Bauchau la première partie de la tétralogie et en dessine le plan global, qui suit, à peu de choses près, l'organisation et la succession des chapitres du roman. Fin mai 1995 est entamé le travail liminaire avec des comédiens, et le 8 juin Henry Bauchau assiste, en Suisse, à une première lecture des deux parties initiales (FHB B5340). Il y réagira dans un courrier daté du 25 juin (FHB B5347-B5350), faisant part à la metteuse en scène d'un doute qui l'anime quant à la faisabilité du projet, qui est peut-être « démesuré » pour « l'existence saturée d'aujourd'hui ».

À la fin de l'année 1995 et au début de l'année 1996 a lieu un échange de lettres (FHB B5365-B5378) dans lequel Gisèle Sallin exprime ses craintes relatives à *Œdipe*, mais aussi son intention de voir aboutir l'adaptation. En juin de la même année, le projet est déposé en concours

¹² FHB B5274bis.

¹³ FHB B5273-5274. En parcourant les journaux d'Henry Bauchau, on constate que ce dernier n'aurait certainement pas renié une telle filiation.

¹⁴ Nous complétons la chronologie esquissée par Myriam Watthee-Delmotte (*art. cit.*, p. 135), qui avait fait porter son intérêt sur la production de *Clios le Bandit*.

¹⁵ Voir, par exemple, la réaction de Jean-Claude Drouot, que relate l'écrivain dans son journal, à la date du 4 janvier 1992 (JA, p. 134).

auprès de la Fondation Onassis (à Athènes) ; la tétralogie prend alors le titre de *Quand le roi aveugle entendit chanter sa couronne*, et Gisèle Sallin conçoit sa participation à l'écriture comme étant d'abord celle d'une « traduction dans une certaine langue » – théâtrale, en l'occurrence (FHB B5386-5397). En mai 1997, la metteuse en scène évoque à nouveau *Œdipe*, écrivant à l'auteur : « J'ai beaucoup pensé à vous ; j'ai rencontré un CLIOS et un ŒDIPE... » (FHB B5406). Deux années plus tard, dans un courrier daté du 24 mars 1999 (FHB B5420), il est à nouveau question de la tétralogie, mais cette fois-ci pour l'Exposition nationale suisse : « j'ai rencontré des gens qui m'ont proposé de participer à un grand projet pour l'exposition nationale suisse en 2001¹⁶. Pour ce projet, j'aimerais proposer l'adaptation d'*Œdipe : Quand le roi aveugle entendit chanter sa couronne*. » Bauchau donne son accord, mais *Œdipe* n'est pas retenu.

Le projet prend alors une nouvelle tournure. Le 23 avril 2002 (FHB B5430), Gisèle Sallin écrit à Bauchau qu'elle a rencontré un « jeune acteur talentueux » qui ne va pas tarder à rejoindre le Théâtre des Oesses, et qu'elle « souhaiterai[t] monter avec lui le monologue de Clios ». L'écrivain marque son accord, mais il faudra encore plusieurs années avant que le spectacle voie le jour ; le 13 novembre 2008 est représenté, pour la première, à Givisiez, *Clios le Bandit*, avec Olivier Havran. Le monologue reprend le récit de Clios, que l'on trouve au troisième chapitre d'*Œdipe sur la route* et que la metteuse en scène avait, déjà, dans sa première mouture de la tétralogie, pensé mettre en évidence en le déplaçant à la toute fin de celle-ci. La scénographie, là encore de Jean-Claude de Bemels, propose un magnifique décor de forêt calcinée, qui fait écho à la tragédie sur laquelle repose l'épisode de Clios et d'Alcyon, mais qui se révèle être intransportable. Le monologue est présenté à trente reprises, et c'est lui, sous la forme d'une captation cinématographique, qui sera choisi pour clôturer l'ouverture du Centenaire de la naissance d'Henry Bauchau le 25 octobre 2012 à Louvain-la-Neuve.

* *

*

¹⁶ L'exposition se déroulera finalement en 2002.

La relation épistolaire nous permet, à travers les commentaires de Gisèle Sallin sur l'œuvre de Bauchau, de connaître le point de vue d'une professionnelle de la scène qui est d'abord une amoureuse des lettres. Comme c'était le cas avec *Antigone ne se retourne pas*, la metteuse en scène donne à l'écrivain belge son opinion sur le récit « Le Temple rouge », récemment publié dans *La Revue générale*. Dans une lettre datée du 5 février (FHB B5322), elle dit toute l'importance que revêt pour elle cet épisode, fondamental, et la présence de la grotte-temple de laquelle « Antigone et Clios doivent naître » à la suite de la disparition d'Œdipe. Honnêtement, elle exprime également des réserves à propos de la première intervention de Thésée, qu'elle trouve prendre une place qui n'est pas la sienne, mais qui aurait dû échoir à Œdipe. Parallèlement à ce retour sur l'œuvre de Bauchau, Gisèle Sallin élabore, par l'intermédiaire de leur correspondance, sa propre conception de la pratique du métier de metteur en scène (« La mise en scène, c'est l'organisation du don de l'acteur et du don du spectateur », déclare-t-elle le 21 novembre 1996¹⁷), dans une réflexion partagée que l'écrivain ne manque jamais de venir enrichir.

Enfin, la correspondance entre Gisèle Sallin et Henry Bauchau nous offre d'assister à la naissance d'une amitié. En effet, si la première lettre de la comédienne fait avant tout montre d'une grande admiration pour l'œuvre de Bauchau et de la recherche d'une collaboration entre l'auteur et la fondatrice du Théâtre des Osses, ce sentiment fera peu à peu, au fil des échanges, place à une amitié sincère. La metteuse en scène fait part à l'écrivain de ses incertitudes quant à son travail théâtral – son « théâtre-enfant fou », comme elle l'appelle, qui lui donne bien du souci (c'est un enfant « prétentieux », mais, « c'est le mien », écrit-elle le 22 décembre 1995¹⁸) –, mais aussi quant à la place et au rôle du théâtre dans la société contemporaine. En retour de cette intimité accordée, l'écrivain évoque ses propres indécisions et son inquiétude relative au temps trop bref qu'il voue à l'écriture – entre autres par le soutien qu'il apporte à son épouse au quotidien, un soutien de chaque instant, qui fatigue beaucoup l'auteur alors octogénaire. Cet échange permet ainsi de voir l'homme Henry Bauchau derrière l'écrivain. C'est face à une bienveillance réciproque que l'on se trouve (« je veille sur vous », écrit Gisèle Sallin le 4 octobre 1994 –

¹⁷ FHB B5402.

¹⁸ FHB B5366.

FHB B5318), à un partage de mots, qui s'inscrit en outre, et de manière essentielle, dans les poèmes que l'auteur recopie dans ses missives et qui laissent entrevoir, derrière les difficultés de la vie, la lumière qui habite irrémédiablement celle-ci :

Éloge du bleu

Les grandes ailes
Qui traversent la mer
Portent ton oiseau noir
Jusqu'à l'obscur
Étincelant¹⁹.

Pauline BASSO et Jérémie LAMBERT
Université catholique de Louvain

¹⁹ FHB B5324.

Cher Henry Bauchau²¹,

J'ai tardé à vous écrire car je ne savais pas comment m'y prendre avec les mots... être intime avec une œuvre et ses personnages et désirer dire sa joie à l'auteur – sans la masquer derrière trop de politesse... Dire le bouleversement comme il vient. Faire savoir absolument l'importance de cette œuvre dans ma vie...

D'abord ceci :

Je porterai *Diotime* à la scène. Véronique Mermoud interprétera le texte, tel qu'il est, sans adaptation, sans changer, ni omettre un seul mot. Avec elle, en 1981, nous avons réalisé un spectacle, *S. Corinna Billé*²² (la connaissez-vous ?). Des nouvelles, des poèmes. Nous avons joué 75 fois. Un triomphe en Suisse.

J'ai envoyé *Diotime* au Théâtre de Poche de Genève²³ et à André-Marie Lomba, directeur de « Frontière des arts et de la scène » à Charleroi. C'est lui qui diffuse les spectacles du Théâtre des Osses – compagnie que je dirige ici à Fribourg. Je cherche la bonne personne pour la question décor/costume. Pour les droits vous me direz si nous signons directement un contrat avec vous, selon les tarifs pratiqués au théâtre, ou si nous traitons avec une société – si oui, laquelle ?

Je ne peux pas vous dire exactement à quel moment je monterai *Diotime*. Sûrement en 1994, peut-être déjà en janvier. Nous venons d'emménager un lieu en théâtre et depuis aujourd'hui nous avons le

²⁰ Il s'agit de la date à laquelle Henry Bauchau a répondu à cette lettre, habitude assez systématique que l'écrivain avait prise. Nous ne disposons malheureusement pas de cette réponse. Les notations d'Henry Bauchau dans les courriers de Gisèle Sallin sont indiquées en italiques.

²¹ FHB B5272-B5274ter. Certains passages de cette lettre ont été publiés dans l'article de Myriam Watthee-Delmotte, précédemment cité. Nous reproduisons dans le cadre de cette correspondance l'ensemble du courrier.

²² Écrivaine valaisane (1912-1979) ayant obtenu le Prix Goncourt de la nouvelle en 1974 pour son récit *La demoiselle sauvage*. Le spectacle fut mis en scène par Gisèle Sallin en 1981 et 1982.

²³ Fondé en 1948 par l'éditeur Paul Fabien Perret-Gentil.

privège (l'équipe du Théâtre des Osses) d'avoir un théâtre à nous et pour 15 ans !²⁴

C'est tout frais et le calendrier est un peu en retard pour cause de travaux. Mais vous savez maintenant que votre œuvre fait partie des urgences et *Diotime* sera réalisée avant toute autre nouvelle chose. Nous commencerons en mai les répétitions de *Phèdre* et de *L'École des femmes*, projet envoyé en 1991 et qui nous occupera jusqu'en octobre²⁵.

Je suis une passionnée de théâtre (de la vie aussi) et j'ai le bonheur de vivre de cette passion. Partie de rien, ma route a rencontré celle de Maria Casarès²⁶ alors que je faisais mes premiers pas. Elle m'a transmis, dans l'espace magnifique du théâtre des secrets : ... L'ÉVEIL.

L'éveil à la force... à la puissance du geste juste.

L'éveil à la quête du chant intérieur.

(Mes parents m'ont transmis le sens du rite et des mythes.)

Un geste faux fait par Casarès en scène vous montre l'ampleur du désastre et son désarroi est de l'ordre de l'effroi... Sa quête devient une danse-bagarre... une nage... Elle se bat comme elle nagerait dans l'océan... Elle cherche le geste juste, le juste chant – c'est une question de survie. Quand elle trouve, « cela » s'inscrit dans l'espace pour toujours. C'est la trace humaine la plus bouleversante qui soit... c'est celle d'Alcyon, de Clios, d'Œdipe et des autres...

Beaucoup plus tard, alors que je passais définitivement à la mise en scène, j'ai rencontré Besson (Benno Besson²⁷). Il m'a transmis des secrets : la structure des œuvres, les sens cachés, les possibilités dramatiques, leurs pouvoirs, et aussi le plaisir du jeu, la quête jubilatoire qui était en moi mais que l'esprit suisse romand avait ternie (le pays ou le jeu est interdit... c'est difficile pour le théâtre).

²⁴ Le Théâtre des Osses vient d'emménager à Givisiez (canton de Fribourg).

²⁵ Les deux spectacles seront représentés durant les années 1993 et 1994.

²⁶ Comédienne et actrice française d'origine espagnole (1922-1996), que l'on retrouve, notamment, dans *Les Enfants du paradis* de Marcel Carné (1945) et dans *Orphée* de Jean Cocteau (1949).

²⁷ Acteur et metteur en scène suisse (1922-2006). Il travaillera avec Berthold Brecht à la création du *Berliner Ensemble*.

Il y a cinq ans, je me suis intuitivement mise en position de repli par rapport au théâtre romand car il soufflait un vent de destruction effrayante. À Fribourg, nous sommes une petite équipe et pendant que les autres se sont détruits, nous avons construit un projet, un lieu parce que nous ne pouvons pas supporter que le théâtre meure. Or, il est en train de mourir, à cause du monde dans lequel on vit... Parce que les gens de théâtre ont perdu les sens profonds des gestes, et des chants, et du jeu. Ils ont perdu le sens de l'ACTE (en anglais, jouer = *to act*). Ils bavardent, ils commentent et évoquent le passé avec un spleen... suspect ! Il s'agit de remettre l'acte au centre de l'espace théâtral.

Or l'ACTE doit être contenu dans l'écriture, dans le jeu, dans la mise en jeu. Votre écriture, Henry Bauchau, est ACTE. Même les récits ne sont pas narratifs car tous vos personnages sont impliqués dans le déroulement des récits. Ils racontent leurs actes et le fait de les raconter les modifie.

Lorsqu'Œdipe raconte le labyrinthe²⁸, il y retourne. Lorsque Diotime raconte son enfance et sa transformation en femme, elle revit, TOUT.

Ce que je pense depuis quelque temps, c'est que votre œuvre a du pouvoir. Nous verrons bien avec la réalisation de *Diotime* si je dis vrai ! En 1988, j'ai monté *Antigone* de Sophocle (traduction André Bonnard). Reprise en 1989. Un événement les deux fois. J'ai essayé de m'expliquer ce qui se passait... je ne le comprends que depuis peu, que depuis *Œdipe sur la route*. Actuellement, je travaille *Œdipe roi* avec des élèves non-doués au Conservatoire. Il se passe des choses... À part les œuvres de Sophocle, il y a Shakespeare – *Le Marchand de Venise*, *Roméo et Juliette* et d'autres qui nous modifient... Et il y a Bauchau – *Œdipe sur la route*, *Diotime et les lions*. Sophocle et Shakespeare étaient portés par la foule. Entendre et voir une œuvre dramatique était un désir collectif profond.

(Épidaure, 14 000 places !)

Y a-t-il eu plus grand appel à la poésie que ce moment-là ? Dans notre siècle... Hölderlin ? *Le Roi pêcheur* de Julien Gracq...

L'écriture théâtrale ne sait plus – sa forme s'est anesthésiée. Nous nous sommes distancés du désir collectif de poésie (la poésie étant bien mise en acte) et nous n'avons plus les textes. C'est cela que m'a révélé la lecture d'*Œdipe sur la route*.

²⁸ ŒSR, chapitre 7.

Adapter *Œdipe* au théâtre est une hérésie ; c'est le théâtre qui doit *s'incliner*, et tenter de comprendre ce que cette œuvre dit du théâtre. Il faut rechercher les gestes justes, retrouver la question intérieure du chant pour dire cette œuvre qui est la théâtralité même. Ce n'est pas vous qui manquez d'expériences théâtrales... c'est le théâtre qui a perdu l'état de poésie, qui a sclérosé ses formes pour que l'état de poésie ne pénètre plus...

Œdipe sur la route, je le vois, je l'entends toute une journée ou toute une nuit, et surtout les deux fois de suite, dans un lieu avec beaucoup de spectateurs. Il n'y a plus personne qui voudra voir un autre théâtre ! Car votre œuvre entretient le souffle de Sophocle et de Shakespeare. Ce qu'elle a en plus pour vous, c'est qu'elle est d'aujourd'hui, que vous êtes là, et que votre siècle a néanmoins engendré un immense poète. Si votre œuvre a ce souffle, c'est qu'elle contient ce désir absolu d'être soi-même et personne d'autre, désir auquel nous nous acharnons à renoncer et cela nous rend malades. C'est pourquoi je dis qu'il y a là un pouvoir magique de guérison. Cette guérison s'opère grâce à l'irrésistible séduction.

Vous avez réussi ceci : être soi-même, cette quête-là, est une irrésistible séduction – c'est la plus grande, c'est ça VIVRE. Et l'on atteint le jubilatoire...

Dans *Antigone* de Sophocle, je ne comprenais pas pourquoi Créon, revenant avec le cadavre d'Hémon, provoquait au cours de son monologue de fin... tout de séduction...

Créon est un fouilleur de tombe et il ne cesse d'être cela. Il n'est que cela. Après avoir tout perdu en scène – c'est-à-dire théâtralement – pour avoir fouillé dans la tombe de Polynice, il revient en scène – c'est-à-dire théâtralement – avec le cadavre d'Hémon qu'il a trouvé parce qu'il a été fouiller dans la tombe d'Antigone. Entouré de morts, il appelle la mort... il lui donne l'ordre de venir... (C'est incroyable.) Il n'obtient pas de réponse... L'éducation théâtrale est à son comble ! Créon est lui-même jusque-là ! Lorsqu'apparaît l'irrésistible séduction d'être soi-même au-delà de TOUT, c'est qu'il y a derrière TOUT CELA une vérité. Cette vérité c'est celle qu'accepte de vivre le créateur face à son œuvre.

Merci d'écrire Antigone.

Avec une joie, une très grande joie,

Gisèle Sallin

Attalens, le 11 avril 93

C'est un jour de Pâques agréable ici. Le vert réapparaît dans les prés, quelques jaunes aussi. Il y a des traces de neige dans les préalpes. Lorsque le soleil brille, ça explose.

Bonjour à L.

6 mai 1994²⁹

Cher Henry Bauchau,

Votre lettre m'a bouleversée. Je suis heureuse. Votre œuvre ne cesse de me réjouir et d'atteindre en plein cœur ceux qui l'écoutent au théâtre. Le mot « ÉBLOUISSANT » est dans plusieurs bouches. C'est bien la lumière, la lumière qui apparaît au théâtre. Nous sommes dans le rite, dans le sacré de l'acte poétique. Le feu est là.

Il se passe quelque chose de capital, tout comme je l'avais pressenti. Votre œuvre a le pouvoir de réveiller les imaginaires ; elle débusque des sensations enfouies dans les inconscients ; elle réveille des désirs et ose nommer la réconciliation comme étant une chose accessible... un acte réalisable. Il y a le vertige mais pas l'angoisse.

J'assiste aux représentations. Je regarde Véronique [Mermoud] et je trouve que Diotime lui va bien et je pense qu'elle la jouera longtemps ; qu'elle est au départ d'un long voyage ; elle va partir sur la route. Je suis heureuse de cela.

Assise dans le noir, je pense à vous. J'ai reçu *Antigone ne se retourne pas* ; j'ai commencé à lire. Toujours dans le noir du théâtre. Je rêve ; en second plan je vois des « passages » du vieil Eschyle. Je pense à Sophocle. Je mets les trois pièces dans l'espace :

Œdipe roi... Œdipe à Colone... Antigone.

Et là, là, à côté de moi, en moi, ici, maintenant, vous et *Œdipe sur la route*.

²⁹ FHB B5298-B5299.

Je vous sais avec Antigone et Étéocle et Polynice. Je vous sens écrire et rêver cette fable qui manque encore...

Quel bonheur de vous avoir trouvé... Quelle folie que votre aventure... Quel projet extraordinaire...

À première vue, je pense aussi que votre adaptation est trop réductrice. Mais c'est une matière précieuse et nécessaire³⁰. J'ai le sentiment qu'avec le livre et l'adaptation théâtrale je pourrais vous proposer une version théâtrale en quatre parties... *Œdipe sur la route* est une tétralogie. Je garderais des grands passages du roman dits ou joués par un récitant – un chœur peut-être ? Et des séquences jouées que vous avez adaptées en dialogues.

C'est impossible que le théâtre ne fasse pas place à cette œuvre et une conviction intérieure me dit qu'en ce moment je suis là pour ça. Il faut que je fasse cela. Je sais comment le faire et, vous ayant rencontré, je n'ai plus peur. Si vous êtes d'accord j'y vais tout de suite. D'ailleurs, j'ai déjà fait de la place sur mon bureau ; je suis prête.

Puis-je vous rendre visite le vendredi 27 mai ? Je suis libre toute la journée, dites-moi l'heure qui vous convient. La joie que me procure cette rencontre avec vous est immense, immense, nécessaire, salvatrice.

Je vous tiendrai au courant des « échos lausannois » et vous enverrai la presse. Nous avons joué deux fois³¹ ; ça a très bien commencé, mais sagement... (On attend la folie !)

Je vous embrasse affectueusement.

Gisèle Sallin

³⁰ Voir JA, p. 327 (28 mai 1994).

³¹ *Diotime* est alors représentée au Théâtre de l'Arsec, à Lausanne.

Cher Henry Bauchau,

Voici la première partie de la tétralogie.

J'ai appelé : *Chœur* : l'inconscient collectif populaire*

Demi-chœur Antigone : trois voix de femmes
l'inconscient, la pensée d'Antigone

Demi-chœur du voyage : trois voix
deux hommes et une femme
l'inconscient (la pensée collective
d'Œdipe), Clios, Antigone

Je n'ai pas fait de coupures dans le récit d'« Alcyon ». Mais la longueur ne m'inquiète pas. De toute façon il y a une structure intérieure qui fait que chaque partie se termine par un récit. Il s'agit d'une première saisie et il y a encore beaucoup de fautes de frappe et d'orthographe. J'ai préféré vous l'envoyer aujourd'hui et ne pas attendre mardi (lundi c'est la fête nationale³³ et c'est férié pour la première fois !).

Il y a bien sûr des tas de choses à régler dans cette première partie mais je tiens à ce que vous sachiez au plus vite dans quoi je me suis aventurée. J'ai beaucoup de plaisir à faire ce montage... Je crois que cela fonctionne théâtralement ; je n'en ai pas encore parlé autour de moi ; j'attends votre avis.

Je me réjouis de vous revoir ; que l'été vous réjouisse et vous repose et vous inspire. Je vous embrasse,

Gisèle

* Je ne suis pas sûre du Coryphée : [XXX]³⁴ je préfère le chœur ou les demi-chœur. Le Coryphée doit être le chœur : le texte en strophe.

³² FHB B5305-B5306bis.

³³ La fête nationale suisse ayant lieu le 1^{er} août, la lettre date donc de la fin du mois de juillet.

³⁴ Plusieurs mots barrés, et illisibles, sont écrits dans la lettre.

Deuxième partie

1. Le refus d'Antigone
2. La vague
3. Le solstice d'été
4. Le labyrinthe – RÉCIT ŒDIPE

Troisième partie

1. Calliope et les pestiférés
2. Les portes de Thèbes
3. Constance
4. L'histoire des Hautes Collines – RÉCIT CONSTANCE

Quatrième partie

1. La jeune reine
2. Les chiens de la nuit
3. La route de Colone
4. Récit de Narsès à Diotime
Récit Clios / Chemin du soleil³⁵

*Début août
Tél. le 10.8.94³⁶*

Cher Henry Bauchau,

Merci de votre très gentil message. [...]

J'ai entrepris le montage de la deuxième partie d'*Œdipe sur la route*, sans attendre votre avis ; c'est une façon de ne pas cesser d'être avec vous dans ce projet fou que vous rêvez. Je pense tout le temps à vous et me réjouis de vous voir ; je voyage intérieurement dans votre œuvre et cela représente pour moi un privilège. Cette sensation que j'ai de vous recevoir en plein cœur me porte et m'envahit d'une joie dense.

³⁵ La tétralogie suit, à peu de choses près, la succession et le découpage en chapitres d'*Œdipe sur la route*.

³⁶ FHB B5307-B5308.

Quelque chose de secrètement entrepris en moi a été vu par vous. Vous écrivez mais quand on vous lit on a l'impression d'être vu par le livre et, même plus, on a l'impression d'avoir nous-mêmes voulu ce livre. Ce que vous écrivez guérit car vous êtes l'AEËDE, l'aède-voyant et je vous suis et me passionne pour vous.

À bientôt. Je vous embrasse affectueusement. Les ciels de ces nuits chaudes d'août sont somptueux.

Gisèle

R. 13.10.94³⁷

Montréal, 4 octobre 94

Cher Henry Bauchau,

Suis nourrie et habitée par votre conversation ; votre regard sur la trop froide ville-piège qui vous prive de la lune même ; votre regard sur les campagnes dépossédées des gestes essentiels des paysans ; votre regard sur une culture qui modifie le sens profond des pyramides ; votre vie, modifiée par la maladie de votre femme et vous impose à l'un et à l'autre une solitude dont vous êtes le seul à vivre, jusqu'au bout, la violence ; votre regard rigoureusement concentré sur l'essence de l'acte créateur et votre sourire lumineux dont vous gardez malgré tout l'éclat, puisque vous permettez qu'il jaillisse... Cependant, votre quête inlassable, celle qui scrute la vie, le fond de l'âme des êtres dans l'espoir de comprendre et d'accepter. Je voudrais nommer ce DÉSIR qui vous habite de trouver à toutes les violences, les gestes ou les mots, qui les transformeront en acte d'amour.

Vous êtes visionnaire et votre quête touche à l'universel, car elle passe par l'infiniment ardu d'une vérité que vous ne cessez de clarifier en vous, au travers d'un quotidien, que vous devez gagner heure après heure.

³⁷ FHB B5316-B5317.

J'ai la sensation que vous ne vous êtes jamais arrêté ; qu'en permanence vous vous sollicitez ; vous êtes investi d'une dynamique qui ne s'est jamais contentée des réponses sans s'intéresser d'abord aux nouvelles questions. Votre existence provoque une vie et lui donne des sens qui dépassent largement tous les espoirs que je pouvais nourrir.

Sachez, cher Henry Bauchau, que désormais je veille sur vous ; par vous et pour vous, je suis en état de veille et vous pouvez poursuivre votre folie.

Je vous embrasse.

Gisèle

R. 8.2 [1995]³⁸

Dimanche soir 5 février

Cher Henry Bauchau,

Je relis *Le Temple rouge*³⁹. Je suis saisie par le rouge comme à la première lecture. Saisie par les chagrins et les solitudes de Clios et Antigone. Je suis bien avec eux dans ce temple-ventre rouge. Cela me fait drôle que Thésée doive confirmer Antigone. C'est elle qui n'aime pas cette peinture ; c'est elle qui sait que Clios doit continuer, aller plus loin.

Pourquoi faut-il l'avis de Thésée... pourquoi intervient-il comme s'il était Œdipe ? Sa première entrée dans la grotte me gêne. Pas la deuxième. Pour le reste, je trouve fou ; je ressens cela très fortement ; Antigone et Clios doivent NAÎTRE ressortir de la grotte-temple – ventre rouge pour être eux-mêmes sans lui... mais issus de lui, Œdipe, leur amour. Ils naissent dans le sang et l'eau, ce bleu qui est la mer.

La neige n'est pas que spirituelle ici. Le mois de janvier a été tout blanc. J'ai fait un peu de ski à La Videmanette, au pied de la Grünfluh⁴⁰.

³⁸ FHB B5322-B5323.

³⁹ Publié dans *La Revue générale* en novembre 1994, avant d'être repris, avec des modifications, comme chapitre liminaire dans *Antigone*. Voir JA, p. 378 (8 février 1995).

⁴⁰ Non loin de Gstaad, une région qu'Henry Bauchau connaît bien, pour y avoir habité.

J'ai pensé à vous dans ce paysage. Il faisait froid. Mon menton était tout engourdi ; la neige comme du sucre. J'adore cet endroit.

La neige me replace en moi-même ; elle me donne les joues rouges et me replonge dans l'enfance, le jeu, la joie de la vitesse ; tout cela est bien et me permet de vivre assez bien les difficultés dues à votre théâtre... *Diotime* se porte bien ; mes projets aussi ; mais nous n'avons pas assez d'appui de la part de Fribourg et nous dépensons une énergie regrettable à des tâches administratives... Je ne vous expliquerai pas cela ; vous connaissez tout ce « couplet ». En un mot, nous faisons du défrichage et, ma foi, quelles idées avons-nous eues pour nous lancer là-dedans ?

Bonne question ! [...]

Je vous embrasse,

Gisèle

Mardi 21 février 95⁴¹

À Gisèle Sallin, Véronique Mermoud
et le Théâtre des Osses

Je serai de cœur avec vous ce soir et tous les prochains jours⁴² et je vous envoie cet

*Éloge du bleu*⁴³

Les grandes ailes
Qui traversent la mer
Portent ton oiseau noir
Jusqu'à l'obscur
Étincelant.

Votre ami
Henry

⁴¹ FHB B5324.

⁴² *Diotime* est représentée à Lausanne, au Théâtre Vidy, du 21 février au 5 mars 1995.

⁴³ Voir PC, p. 291.

[Samedi 3 juin 1995]⁴⁴

Cher Henry,

J'espère ne pas vous avoir dérangé hier soir. Voulant bien faire, on alourdit... Je me réjouis de vous voir mercredi et de vous faire entendre cette lecture⁴⁵. Les acteurs qui travaillent avec moi sont enthousiasmés. L'un d'eux m'a dit qu'il trouvait ce texte complètement « neuf » par rapport au théâtre.

Aucun auteur dit cela... comme ça.

Le texte mis en dialogue fonctionne magnifiquement bien. Il est d'une précision, d'une efficacité remarquables. À chaque réplique, si petite soit-elle, « ÇA AGIT » à plusieurs niveaux.

Nous travaillons aussi les chœurs. Nous en préparons quelques-uns dans le but d'indiquer dans quel sens je les entends et désire les faire entendre.

Demain dimanche nous lirons pour la première fois les deux parties. J'aurai une idée précise de la durée et pourrai vous la communiquer.

À bientôt, je vous embrasse.

Gisèle

Dimanche 25 juin 95⁴⁶

Chère Gisèle,

Je reçois votre fax de ce jour, si amical et qui me fait si grand bien dans une période où j'ai pas mal de travail et me sens fatigué (en partie car j'ai grand mal à dégager le temps pour écrire). [...]

⁴⁴ FHB B5340.

⁴⁵ Il s'agit de la lecture d'*Edipe*. Le travail avec les comédiens commence à la fin du mois de mai 1995 (voir la lettre de Gisèle Sallin, datée du 28 mai 1995 : « Je suis heureuse de commencer demain ce travail sur *Edipe* avec des acteurs » – FHB B55339). Henry Bauchau assiste à la lecture qui a lieu le jeudi 8 juin 1995.

⁴⁶ FHB B5347-B5350.

Pour la lecture, je vous réécrirai mais je puis vous dire trois choses :

1. Il y a une matière dramatique riche.
2. Les récits, surtout celui de Clios, sont beaux mais devraient être accompagnés de la sensation visuelle de la continuation de la route. On devrait sentir que la marche continue, que le temps se déroule et que le récit se fait en plusieurs jours.
3. J'ai ressenti, dès que vous m'avez fait part de votre projet d'une tétralogie, un doute : n'était-ce pas un projet démesuré ? Pendant la lecture j'ai ressenti le même sentiment. Le théâtre est-il fait pour une démarche si longue ? Les spectateurs pourront-ils la suivre, étant donné ce qu'est l'existence saturée d'aujourd'hui ? Je n'ai pas gardé bon souvenir des entreprises trop longues d'Ariane : *Sihanouk*, *L'Indiade*⁴⁷. C'est peut-être cela qui me fait réagir ainsi et, d'autre part, le grand âge fait aimer la brièveté. Prenez donc mes réflexions avec circonspection.

Encore une remarque : lorsqu'Œdipe va annoncer dans les quatre directions qu'il abolit sa condamnation⁴⁸, la répétition des paroles n'est pas supportable, elles finissent par perdre leur force.

Depuis avril, je n'ai plus écrit que des poèmes. J'ai des brouillons, je vais tenter de les continuer, mais plus lentement, en reprenant *Antigone*. Je n'ai pas encore réussi à le faire ; le combat avec le temps comporte de petits succès et d'inépuisables défaites. Nécessaires ? Pourquoi pas.

Je vous souhaite de belles vacances en Irlande et pense à vous avec affection.

Je vous embrasse.

Henry

⁴⁷ Ariane Mnouchkine avait monté en 1985 et 1987 avec le Théâtre du Soleil *L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge* et *L'Indiade ou l'Inde de leurs rêves*, deux textes d'Hélène Cixous.

⁴⁸ ŒSR, chapitre 6.

Paris 19.12.95⁴⁹

Chère Gisèle

Nous étions un peu sur une île pendant la grève⁵⁰. J'ai envie de reprendre contact avec vous. La santé de ma femme continue à s'altérer et parfois je me sens bien seul. Mon recueil de poèmes est sorti⁵¹, j'espère que vous l'avez reçu mais n'en suis pas sûr car, déjà, la grève commençait. Ce fut un grand ébranlement, inattendu, qui marque je crois sous des apparences corporatives, un grand doute devant l'avenir qu'on nous propose. Doute justifié, je le crois.

Depuis novembre, j'ai repris *Antigone*. Je n'avance pas vite – car je suis très pris par les problèmes de santé de L., mais régulièrement. L'objectif est de terminer au plus tard fin 96.

J'espère que votre nouveau spectacle⁵² marche et que vous me donniez des nouvelles. Je vous souhaite à vous et à toute votre équipe un heureux Noël et une bonne année.

Je ne vous oublie pas et pense souvent à vous.

Henry

⁴⁹ FHB B5365.

⁵⁰ Il s'agit de la grande grève de l'automne 1995 contre le Plan Juppé qui portait sur les retraites et la sécurité sociale.

⁵¹ *Heureux les déliants*, publié dans la collection « Espace Nord », chez Labor (Bruxelles).

⁵² La pièce *Le Grabe*, d'après un texte d'Isabelle Daccord, journaliste, écrivaine et photographe vaudoise née en 1966.

Cher Henry,

J'ai été très heureuse de recevoir votre message. Je ne vous oublie pas non plus. Je suis contente que cette année 1995 s'achève. C'était une belle année, difficile, qui a exigé de moi une énergie plus importante que d'habitude. Le Théâtre des Osses est un drôle d'enfant... c'est le mien. Il est très petit mais d'une solidité incroyable et surtout il fabrique des rêves, qui en permanence, le dépassent. Ces rêves ont toujours l'air d'être sages et ils finissent toujours par être fous. Ainsi, manipulés par cet enfant-là, nous réalisons des rêves fous, à raison de 15 heures de travail – folie – par jour...

Cet enfant est le mien. Je ne suis pas toujours d'accord avec lui... Les gens autour de nous pensent que tout irait mieux si nous avions plus d'argent. Parfois je pense qu'ils ont raison, mais l'argent en aucun cas ne réglerait les problèmes de cet enfant-fou. Car lui ne changera pas et plus c'est fatigant, plus je trouve qu'il a raison.

C'est vrai que si le monde était moins matérialiste, la lutte pour ses rêves serait moins violente, mais supporterait-il de ressembler aux autres, de se réconcilier avec les rythmes des autres.

Ne serait-il pas mort si sa musique n'avait pas l'entêtement d'une clochette en haut de la colline. Cet entêtement [XXX⁵⁴] pour la clochette si elle doit nous plonger dans les royaumes des vents.

C'est cela qui s'est passé cette année 95... Le théâtre des Osses risquait de se dissoudre, de se liquéfier parmi les piles de programmes de théâtre si l'enfant-fou n'avait pas eu la force d'imposer ses lois. Comme je suis totalement incapable d'accepter sa disparition, j'ai entrepris avec lui une série d'histoires dont toutes avaient l'air sages et organisées. Ainsi, ça n'a inquiété personne et j'ai réussi grâce à lui, m'engageant corps et âme à ses côtés, à provoquer un vacarme de rêves qui se propage. L'année a marché à 200 %. Les gens parlent, expliquent, mais nous n'avons parlé de ce secret à personne jusqu'à aujourd'hui.

⁵³ FHB B5366-B5370.

⁵⁴ Trois mots n'ont pu être déchiffrés.

Lorsque j'ai reçu votre message, j'ai tout de suite pensé que vous seriez le premier dépositaire.

Aussi en cette année 95, *Diotime* a voyagé dans les esprits, dans les cœurs. C'est elle qui nous a ouvert la porte du Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal⁵⁵ – qui est le guide qui avance... qui donne raison à l'enfant-fou que vous connaissez si bien.

Arlequin de Marivaux va être rejoué en janvier⁵⁶... Il apporte la joie et la beauté de la naissance de l'amour ; la prairie, la bergère, les moutons et la fée... Et puis il y a *Le Grabe* qui se joue maintenant. Un texte d'une jeune femme de 29 ans. Très fort, très fou... Nous en avons fait un spectacle dont l'énergie décoiffe les gens. On est rempli d'embruns et de vent comme si l'on était debout sur une falaise. Il y a du froid, il faut lutter contre tous les éléments mais c'est sauvage, c'est beau.

Aujourd'hui, je ne sais pas encore si cet enfant-Théâtre des Osses pourra survivre. J'aimerais tellement. Et je crois en lui. J'aime sa dissidence et sa prétention aux rêves...

Si vous saviez, Henry, comme il est prétentieux. Il est là, debout devant moi, il est très petit. Il se [XXX] de tous ses muscles. Il me regarde en face avec son œil d'acier et il me défie. Il me dit des choses comme : « J'ai aucune peur ». Ou bien : « Quand tu auras abandonné l'idée qu'*Ce dîpe sur la route* ne peut se faire que dans un grand théâtre riche, on le fera ». Ou bien encore : « Pourquoi tu passes tellement de temps à discuter avec des gens dont on peut très bien se passer ». Ou bien encore : « As-tu remarqué que chaque fois que tu m'oublies, tu deviens moche ».

Voilà, il est comme ça cet enfant. Ses exigences sont sans limites. Que je trahisse tout le monde pour lui ne le dérange pas. Même, il trouve cela normal. J'ai passé cette année 95 avec lui et il m'a rendu dix fois ce qu'il m'a ôté... Je ne sais pas tout encore mais je le saurai car le repos

⁵⁵ Dans une lettre datée du début du mois de février 1995, Gisèle Sallin annonçait à Henry Bauchau que *Diotime* était invitée la même année à Montréal, au Théâtre d'Aujourd'hui, du 29 septembre au 8 octobre. Voir aussi la réaction d'Henry Bauchau, dans son journal, le 1^{er} octobre 1995 : « Joie de penser que ma petite Diotime de quatorze ans a traversé l'Atlantique et se fait entendre quelques jours dans ce Québec auquel, après un contact si bref de huit jours en 1972, je suis resté très attaché » (JA, p. 425).

⁵⁶ Il s'agit de la pièce *Arlequin poli par l'Amour*, jouée en septembre 1995 au Petit La Faye de Givisiez et repris en janvier 1996 au même endroit.

permettra que je retrouve sa piste. Il était dans mes jambes dès le début décembre 1994 et cela fait environ trois semaines qu'il s'est éclipsé. Il m'attend quelque part mais je ne sais pas où.

Je suis heureuse de vous écrire, cher Henry. J'aurai du temps en janvier. Le 5 janvier je m'en vais à Montréal mettre en scène une pièce québécoise au Théâtre d'Aujourd'hui⁵⁷. Mon rythme de travail sera ralenti et je compte aboutir l'adaptation d'*Œdipe sur la route*. Je voudrais vous parler de ce projet, de la lecture du mois de mai⁵⁸, des raisons pour lesquelles je n'ai pu vous répondre.

[...] Votre livre, *Heureux les déliants*, est arrivé. Je l'emmène avec moi pour le voyage. Heureux Noël à vous, Henry. Je vous embrasse et vous dis à bientôt.

Gisèle.

Suis heureuse de vous savoir écrivant.

Paris 4 janvier 96⁵⁹

À Gisèle Sallin

Chère Gisèle

Je réponds bien tard à votre fax⁶⁰ qu'il m'a semblé plutôt entendre que lire, comme « l'entêtement d'une clochette en haut de la colline ». Les jours de fête sont pour moi une période difficile, je n'ai pas d'aide alors et, avec l'état de santé de ma femme, j'ai besoin d'aide. <C'est pourquoi je vous réponds si tard>⁶¹. J'ai aimé votre image du Théâtre des Oses comme un enfant planté en face de vous et vous tenant un peu – ou beaucoup – tête. Ce sont bien les rêves de l'enfant que les artistes ont pour fonction de

⁵⁷ Gisèle Sallin parle du texte *Les Divines*, publié par l'écrivaine et poétesse québécoise Denise Boucher (née en 1935) en 1996 chez l'éditeur montréalais Les Herbes rouges.

⁵⁸ En fait, il s'agit de la lecture du 8 juin 1995, à laquelle a assisté Henry Bauchau.

⁵⁹ FHB B5371.

⁶⁰ Celui du 22 décembre 1995.

⁶¹ Ce segment a été ajouté dans l'interligne *a posteriori*, afin de justifier le retard de la réponse.

réaliser, de montrer au monde. Je trouve donc cette exigence qui vous fait face heureuse et sans doute nécessaire. Dialoguez donc avec lui, vous les pieds dans le réel et lui les pieds dans le rêve et le projet.

Je me suis remis à *Antigone*, lui consacrant ce que la santé de Laure et les exigences de la vie me laissent de force et de temps. Ce qui n'est guère, mais n'empêche pas patience d'avancer [*sic*]. Sur un chemin obscur mais avec une présence à côté de moi et une présence que je suscite avec ma pensée confuse et ma plume – un peu ringarde – attentive. J'essaie d'écrire chaque jour et l'effort souvent me paraît immense, bien que possible. Bon voyage et bon séjour au Québec, ma chère Gisèle, votre long fax m'a fait du bien. Votre amitié compte beaucoup pour moi. J'espère que 96 sera pour vous une année heureuse, pleine de beaux projets et de possibilités dignes de votre travail.

Je vous embrasse.

Henry Bauchau

17 janvier 96⁶²

Cher Henry,

Me voici installée pour trois mois à Montréal ; je mets en scène une pièce sur la mort d'une mère ; j'ai ainsi commencé à lire *La Déchirure* que je n'avais pas encore abordée.

Je pense beaucoup à vous : à votre vie, rendue si difficile par la maladie de Laure dont vous êtes l'indéfectible compagnon, à sa vie à elle, si fragilisée et portée par vous, jusqu'aux limites du possible. Parfois je me demande si vous avez vécu autrement qu'aux limites du possible ? Je pense à vous, avec vos tâches quotidiennes à accomplir pour Laure, avec vos patients que vous écoutez et conduisez là où ils doivent aller, avec cette ANTIGONE que « vous suscitez avec votre pensée et votre plume »⁶³, avec cette patience, et cette rigueur...

⁶² FHB B5372-B5374.

⁶³ Voir la lettre du 4 janvier 1996.

Je vous vois, je vous comprends d'aller si loin – même si cela m'inquiète pour vous. Je suis éblouie par cet acte d'amour si absolu et si dépouillé, cet acte d'amour que vous accomplissez et qui sauve le monde, cet acte d'amour en compagnie de l'Antigone née de votre vision et de ce long voyage commencé avec elle il y a plusieurs années et qui se poursuit, qui reste possible.

Je suis contente d'être trois mois ici, à Montréal. J'aime bien cette ville ; une amie peintre qui vit six mois par année en Suisse m'a loué son appartement. Je suis bien installée ; dans de bonnes conditions pour réfléchir et rêver un peu. J'ai du souci pour le théâtre. Nous sommes si peu à le pratiquer comme un art qu'on aura l'air de vrais fous dans quelques années...

Réussirons-nous à préserver ce théâtre comme le lieu du cri d'Antigone ? C'est si beau, si important mais est-ce que ce sera suffisamment « nécessaire » pour que ce théâtre-là survive ? Mais dans le fond, est-ce que cela a besoin d'être nécessaire pour exister ? Je ne sais pas.

Pour soutenir les rêves, il y a la neige que vous aimez tant et moi aussi. La neige est ce manteau magique de la terre ; elle lui permet ses secrets et ses renaissances que l'on entend sous nos pieds quand il fait froid et que ça crisse... [...]

Je vous embrasse, cher Henry, et demeure en pensée avec vous.

Gisèle

Paris 1^{er} avril 96⁶⁴

Chère Gisèle

Bon retour en Suisse après votre aventure québécoise que j'espère heureuse. Votre enfant-fou vous donne de bons conseils⁶⁵. Il est vrai qu'à la période de vie où vous êtes il faut à la fois bouger, être en route vers

⁶⁴ FHB B5380.

⁶⁵ Dans une lettre datée du 27 mars 1996 (FHB B5379), Gisèle Sallin écrivait : « Mon enfant-fou m'indique secrètement deux choses : 1. il faudra que je me bouge... Il y a des voyages dans l'air (quels voyages !) ; 2. il organise autour de moi des gardes-fous afin de m'obliger à ne pas être distraite de mon fil intérieur ».

l'inattendu, et se concentrer de plus en plus sur l'essentiel. Pour vous souhaiter la bienvenue dans ce mois d'avril, fantasque d'habitude, je vous envoie ce petit texte, poli peu à peu et resserré pendant un an, depuis une heure heureuse d'avril dans l'Allée Marcel Proust aux Champs Élysées.

*L'inattendu d'avril*⁶⁶

À l'éveil
du rêveur
au soleil
intérieur
Que l'archange
Gabriel
de louange
étincelle
pour l'ardent
inconnu
le très vif
entrevu
dans le chœur
absolu
des couleurs.

[...]

Je pense à vous avec grande affection.

Henry

⁶⁶ PC, p. 308.

Le 20 avril 1996⁶⁷

Cher Henry,

Merci de votre si amical message de bienvenue. Votre poème est magnifique. Je le lis, le relis.

Le retour de Montréal s'effectue lentement. Il y a des résistances et des souffrances qui grincent. Revenir chez moi et en Suisse exige que je revienne à une réalité plus dure. À Montréal, nous avons baigné dans une joie de création rare, très rare ; il y avait de l'élévation dans notre travail, dans nos rapports. Des étincelles d'intelligences fusaient en permanence d'un volcan désiré collectivement. Il y avait un équilibre parfait entre le rêve et les pleurs. Les larmes de joies, de souffrances ou de fêtes coulaient du même flot, librement.

J'ai donc le spleen de ces trois mois de création où j'ai dû être et j'ai pu être « l'étrangère » : celle de qui l'on attend un regard neuf mais que l'on craint (pour ce regard neuf) et qu'en permanence on est prêt à rejeter (par peur de ce regard neuf). Cela a exigé de moi une attention, une qualité d'écoute, une délicatesse qui étaient de l'ordre de la maîtrise. (N'oublions pas que le Québec c'est aussi l'Amérique du Nord et que l'on prend et jette très facilement.) C'est ainsi que j'ai été désirée.

Grâce au fait d'être restée « l'étrangère » j'ai réussi à pénétrer (et à engager tout le monde à le faire) l'intime et l'intense de cet intime. Cela a été possible puisque je repartais après. Il y a des confidences qu'on ne fait qu'à un voyageur de passage.

Je suis modifiée. Mais libre. Pour rester l'étrangère et me garantir ce statut j'ai donné tout ce que j'avais, tout ce que je pouvais, mes doutes compris ; c'est ainsi que j'ai tellement reçu. J'ai reçu tant et tant que j'ai la sensation en moi d'une noblesse qui a germé et fait une feuille. Est entré en moi le goût et le désir de ces voyages-là... Tout donner et assurer les autres de notre départ.

[...]

Je vous embrasse et pense à vous tous les jours.

Gisèle

⁶⁷ FHB B5381-B5383.

Cher Henry,

Voici que je ressors du couvent, les périodes de répétitions me transforment en nonne, toute happée par la cause du théâtre, avec son sacré et ses profanations.

Depuis quelques années, j'ai accepté, durant les périodes de mise en scène, de n'avoir plus ni mari, ni femme, ni enfants, ni mère, ni amis, ni amours.

L'activité de metteuse en scène est si importante, si complexe, si jouissive qu'elle me séquestre, et durant le temps de gestation et d'accouchement, cette activité me suffit en tous points.

Ce rôle de metteuse en scène me place au carrefour de la pensée, des émotions, des souffrances, des joies et de l'imaginaire : de l'écriture, de la musique, des arts visuels et techniques.

Durant six à huit semaines, je suis la dépositaire solitaire de tous les spectateurs à venir. Je dois vouloir toutes les sensations, toutes les transgressions et tenter de les obtenir des acteurs, des scénographes, des musiciens, des [xxx]. Durant ce temps, je suis l'enfant et l'adulte, l'homme et la femme, la jeune et la vieille. Je suis l'ignare et la savante.

Mon rôle est d'exiger des [xxx] qu'ils mettent en jeu chaque seconde, chaque espace, chaque temps, dans le but de satisfaire toutes les parcelles humaines en moi qui quêtent le jouir, qui exigent le plein... en sachant que le jouir et le plein du spectateur doivent apparaître et entrer en jeu dès la première minute du spectacle ; si ce jouir et ce plein apparaissent, c'est que dès cette première minute il a été sollicité à se donner lui-même ; à s'engager intérieurement dans l'histoire.

La mise en scène, c'est l'organisation du don de l'acteur et du don du spectateur. Le choc des dons crée le bouche à oreille qui fait vivre le spectacle.

La compréhension de cette organisation est une quête : l'expérience, le métier, la maturité personnelle augmentent le désir de cette quête. Plus j'avance, plus je suis intéressée, plus mon plaisir est grand.

⁶⁸ FHB B5401-B5404.

Je circule de l'infiniment privé à l'horriblement public et de l'infiniment public à l'horriblement privé. Ce sont des jeux qui sont des enjeux : des joies qui sont douleurs, des douleurs qui deviennent rire. C'est la quête de l'or ; c'est l'alchimie vécue en moi. Réalisée.

Merci de vos messages durant ce temps. J'ai été réjouie par votre voyage dans la maison d'enfance. [...]

À bientôt cher Henry. Je pense à vous tout le temps et vous embrasse.

Gisèle

Paris 25.11.96⁶⁹

Chère Gisèle

Merci de votre fax du 21.11. J'ai trouvé très beau et passionné ce que vous m'écrivez du métier de metteuse en scène. J'ai fait photocopier ce fax pour le garder et pouvoir le relire.

J'ai été très heureux des bonnes nouvelles concernant le théâtre et la fondation qui va le soutenir. Je félicite Véronique [Mermoud] d'être la directrice du nouvel esquif.

Quant à moi j'avance lentement et peu sûrement dans mes derniers chapitres. Je patine un peu sur l'un d'eux : la condamnation d'Antigone par Créon. Après ce que Sophocle a fait de parfait, je ne vais pas tenter le plus que parfait, donc je peine et patine mais cela – à force de recopiages – finira par vivre.

Lu dans un article cette prière du psychanalyste anglais Winnicott que sa femme a fait connaître après sa mort : « Ô Dieu, puissé-je être vivant quand je mourrai ! » Devenir de plus en plus vivant c'est bien ce que nous tentons, n'est-ce pas ?

Je vous embrasse.

Henry

⁶⁹ FHB B5405.

